

Extrait de *De la conversion*, sous la direction de Jean-Christophe Attias, collection « Patrimoines », Éditions du Cerf, Paris, 1998, p. 183-202.

Récits de conversion des XVI^e et XVII^e siècles Discours confessionnel et expérience individuelle

Tout devrait pousser l'historien du fait chrétien à tenter l'histoire de la personne croyante : le christianisme n'est-il pas avant tout une religion du salut individuel¹ ? L'étude des conversions devrait se prêter à merveille à une telle entreprise. On s'attendrait, en effet, à ce que les convertis s'attachent à relater leur expérience avec leurs mots à eux, afin d'en dégager toute la singularité. Mais cet espoir a quelque chose d'illusoire, dès lors qu'on travaille sur une période où l'individu comptait bien moins qu'aujourd'hui. Et, de fait, lorsqu'ils expliquent « les raisons qui les ont mus à changer de religion », les convertis du siècle des réformations paraissent prisonniers du discours de l'Église qu'ils ont rejointe. Les récits de conversion sont-ils donc tout à fait impropres à l'histoire de la personne croyante ? L'étude que j'ai menée de 70 d'entre eux permettra d'apporter à cette question une réponse plus nuancée qu'on pourrait croire.

*
* *

Aucun de ces textes n'est antérieur à 1568. Mais cela n'est pas pour étonner. Louis Desgraves, étudiant les « aspects des controverses entre catholiques et protestants dans le Sud-Ouest, entre 1580 et 1630 », constate qu'avant 1580 « la littérature de controverse est peu abondante, pour ne pas dire inexistante », dans cette région tout au moins ; c'est particulièrement vrai, et pour l'ensemble du Royaume semble-t-il, des récits de conversion². Il faut que les Églises rivales se constituent l'une face à l'autre. Le genre se développe ensuite. C'est essentiellement un phénomène du XVII^e siècle. On constate deux temps forts

¹On trouvera un semblable essai d'« histoire de la personne croyante » dans Thierry Wanegffelen, *Ni Rome ni Genève. Des Fidèles entre deux chaires*, « Bibliothèque littéraire de la Renaissance », Librairie Honoré Champion, 1997.

²Louis Desgraves, « Aspects des controverses entre catholiques et protestants dans le Sud-Ouest, entre 1580 et 1630 », *Annales du Midi*, 76, 67, 1964, p. 153-187, ici p. 155.

dans l'édition des récits de conversion : d'abord vers 1600-1605, puis, les chiffres absolus atteignant des sommets inégalés, vers 1618-1623³.

Ce phénomène est bien sûr inscrit dans le contexte plus large de la controverse : celle-ci connaît une recrudescence à la faveur de la situation instaurée par l'édit de Nantes. Le décroît qui intervient effectivement au cours du règne de Henri IV ne saurait être qualifié, comme certains historiens l'ont fait, de « lassitude ». Au contraire, la controverse est vive dans les premières années 1620, période critique pour les Églises réformées : au sein de celles-ci on essaie de réagir, cependant que, du côté catholique, on cherche à pousser son avantage⁴. La prise de La Rochelle et la paix d'Alès, en 1628-1629, finissent de désorganiser les Églises réformées et ôtent de leur pugnacité à leurs membres. Il est significatif que les conférences entre catholiques et protestants, autre aspect important de la controverse, sont réparties dans le temps d'une manière sensiblement identique ; la synchronie est alors parfaite⁵.

Les récits de conversion, en effet, sont publiés avant tout pour inciter d'autres fidèles de l'Église adverse à se convertir à leur tour. Au reste, une étude quantitative, comme celle qu'a menée récemment Philip Benedict pour l'ensemble de la population huguenote française dans la période 1600-1685, permet de relativiser l'impression laissée par la lecture de tant de récits de conversion : si quelques recrues sont gagnées ou perdues par l'une et l'autre confessions, particulièrement dans des régions comme l'Aquitaine ou la Saintonge, le phénomène reste quantitativement négligeable, et, en tout cas, disproportionné en comparaison de la production imprimée qu'il a suscité⁶. Cela explique que l'expérience relatée doit avant tout servir d'exemple et entraîner d'autres conversions, bien plus nombreuses. Compte alors au premier chef l'état de celui qui s'est converti. N'importe qui ne peut faire figure de modèle. « La conversion à l'une ou l'autre religion d'un personnage influent était sans tarder exploitée par le camp adverse », remarque Louis Desgraves. Le meilleur argument paraissait fourni par la conversion d'un ecclésiastique de l'autre Église, d'où la forte proportion de clercs et

³Louis Desgraves, « Un aspect des controverses entre catholiques et protestants, les récits de conversion (1598-1628) », dans *La conversion au XVII^e siècle*, ouvr. cit., p. 89-106 et discussions p. 106-110, voir p.93 : « Les récits des conversions individuelles [...] deviennent de plus en plus nombreux à partir de 1617 et culminent entre 1620 et 1623. »

⁴Louis Desgraves, « Aspects des controverses [...] », art. cit., p. 155-156. Daniel Ligou, *Le protestantisme en France de 1598 à 1715*, Paris, 1968, p. 184-185. Jacques Pannier, *L'Église réformée de Paris sous Louis XIII*, Paris, 1922-1923, p. 498-499.

⁵Émile Kappler, *Conférences théologiques entre catholiques et protestants en France aux XVI^e siècle*, thèse de l'Université de Clermont II, 1980, 2 vol. dactylogr., t. I, p. 100, « graphique quantitatif des conférences datées ».

⁶Philip Benedict, *The Huguenot Population of France, 1600-1685. The Demographic Fate and Customs of a Religious Minority*, vol. 81 - 5 des *Transactions of the American Philosophical Society Held at Philadelphia for Promoting Useful Knowledge*, 1991.

religieux catholiques et de pasteurs protestants parmi les convertis dont on a conservé le récit publié⁷.

Ces ecclésiastiques des deux bords sont les plus nombreux avant 1610 ; les nobles, gens également susceptibles d'entraîner à leur suite d'autres personnes, leurs fidèles, leurs vassaux et leurs gens, l'emportent ensuite par le nombre.

*

« Bien souvent l'intéressé publiait lui-même les motifs de sa conversion, exposé à la fois doctrinal et justificatif de sa décision⁸. » Cette affirmation, quoique juste, ne doit pas tromper : les récits de conversion ne sont pas à proprement parler « autobiographiques ». Louis Desgraves le présentait, lors du colloque de Marseille, en 1982. Philippe Joutard, non sans finesse, l'avait interrogé : « Ne peut-on [...] se demander si le même ouvrage, pratiquement identique, avec simple changement de nom, n'apparaît pas à plusieurs époques déterminées, en d'autres termes, si leurs auteurs ne reprennent pas un ouvrage ancien, en le mettant à la mode ; ce qui ne veut pas dire forcément que la conversion n'ait pas eu lieu⁹ ». Il répondait : « je pense que certains textes, sans être entièrement repris textuellement, servaient un peu de bases ou de modèles. Je ne peux aller plus loin, faute d'une étude approfondie de tous ces textes. », et il souscrivait à la suggestion de Philippe Joutard : « une sorte de canevas ».

Il se pose, par ailleurs, une autre question, celle des rééditions. Elles sont assez fréquentes. On « ressort » ainsi des textes plusieurs années après l'événement qu'ils relatent : cinq ans dans le cas de la conversion du ministre Mettayer, six pour celle de l'ancien catholique François Monginot. Au moins avoue-t-on le fait. En est-il toujours ainsi¹⁰ ?

L'édit de juillet 1585, qui interdisait tout exercice du culte réformé et exigeait le retour de tous les sujets du roi de France dans le giron romain, a entraîné un grand nombre de conversions au catholicisme. Si l'on n'y prenait garde, on pourrait compter parmi elles celle de « Jean Matthieu Grillo, gentilhomme salernitain, et autres », qui auraient abjuré à Avignon, devant le cardinal d'Armagnac, le « XII. de Juillet, jour de la solennité de S. M. M. » (lisons sainte Marie-Madeleine) ; en effet l'imprimeur parisien Michel de Roigny publie

⁷Louis Desgraves, « Aspects des controverses [...] », art. cit., p. 167 et « Un aspect des controverses [...] », art. cit., p. 93 et 102.

⁸Louis Desgraves, « Aspects des controverses [...] », art. cit., p. 167.

⁹Louis Desgraves, « Un aspect des controverses [...] », art. cit., p. 109-110.

¹⁰Louis Desgraves, *Répertoire des ouvrages de controverse entre catholiques et protestants en France (1598-1685)*, Genève, 1984, 2 vol., t. I (1598-1628), respectivement n^{OS} 1500 et 1506, 1507, 1537, 1547, 1614 et 1685, p.182-183, 186-187, 195 et 203 ; n^{OS} 1770, 1773 à 1776, 2243 et 2317, p. 214, 266 et 275 ; n^{OS} 1417, 2064 et 2065, p. 172 et 246 ; n^{OS} 2429, 2430 et 3371, p. 288-289 et 395.

en 1586 le texte de leur abjuration, suivie d'une lettre, datée « d'Avignon XIII. M.A. 1586 », « en laquelle est traité des causes de leur conversion à la sainte foi catholique ». Voilà pour les indications fournies par le titre. Or, Georges d'Armagnac, archevêque d'Avignon, est mort le 11 juillet 1585 ; il n'aurait donc pas pu recevoir ces abjurations le lendemain. Au reste, le doute s'accroît à la lecture des vingt-six pages du récit. Où sont, en effet, les « autres » annoncés par le titre ? L'abjuration et la lettre sont du seul Grillo.

En fait, une édition latine, deux éditions françaises ont paru en 1568 et 1569. Le texte de 1586 n'en est guère différent. Sauf que Michel de Roigny a cru bon de multiplier le nombre des auteurs de l'abjuration : *Abjuration de plusieurs erreurs hérétiques, faite [...] par le seigneur Jean Matthieu Grillo [...] avec une lettre de lui-même, en laquelle est traité des causes de sa conversion* est alors devenu *Abjuration de plusieurs huguenots et hérétiques, faite [...] par le seigneur Jean Matthieu Grillo et autres [...] avec une lettre de lui-même et autres, en laquelle est traité des causes de leurs conversions !* Réédition maquillée, donc, dans une intention polémique. Qui lit des récits de conversion doit apprendre la méfiance. Les dates peuvent être fausses, les circonstances tout autres que celles présentées. Au moins les noms, dans l'exemple retenu, n'ont-ils subi aucune altération. Ce n'aurait pas été le cas si les choses s'étaient passées comme Philippe Joutard l'avait suggéré.

Or, la chance m'a permis de vérifier son intuition. La lecture de *L'Heureuse conversion de cent cinquante personnes notables de la Religion prétendue réformée tant en la ville du Havre que des environs* me semblait familière, et j'y retrouvais plus qu'un canevas sur lequel j'aurais déjà vu des variations : en fait, pour raconter cet événement intervenu le 10 mars 1613 on avait repris la première partie d'un autre récit de conversion, celle de l'ancien pasteur Jean Haren, devenu catholique à Anvers en 1586. C'est la même exergue biblique (Jr 6, 16), ce sont les mêmes circonstances qui auraient motivé la conversion, et en particulier la lecture « de certains traités catholiques remplis de piété, et de savoir, si comme les œuvres de Loys Granata, Hosius, de Ecckius, d'Ozorius, de Cromerus, Clingius, Lindanus... », ce qui devient la lecture « de certains traités catholiques remplis de piété et savoir, si comme les traitez de Grenade, du Père Richeomme, Hosius, d'Eckius, Dozorius, de Crosorius [un doublet ?], de Cromerus, Clingius, Lidanus, Légendes des saints et plusieurs autres saints écrits et excellents livres catholiques ». Je pourrais citer l'intégralité de *L'Heureuse conversion* : on s'est contenté de passer de la première personne du singulier à la troisième du pluriel, sans reprendre la seconde partie du *Brief discours* de Jean Haren, ses « demandes chrétiennes [...] à un certain ministre protestant touchant les principaux points de la Religion catholique »¹¹.

¹¹*L'Heureuse conversion de cent cinquante personnes notables de la Religion pretendue reformée tant en la ville du Havre que des environs, Lesquels se sont convertis à la Religion catholicque, apostolicque et romaine le Dimanche 10. jour de Mars 1613, par les predications du R.P. Draconi Predicateur Capuchin preschant à present en icelle ville du Havre*

Les modifications peuvent sans doute aller encore plus loin. On n'a généralement pas conservé les manuscrits des récits de conversion publiés. Je n'en connais aucun pour la période que j'étudie. Élisabeth Labrousse a cependant eu la possibilité de confronter le manuscrit et la version éditée d'un récit de conversion. Même si la date en est tardive pour moi, 1665, les résultats d'une telle confrontation sont très importants pour ma réflexion méthodologique¹².

On peut repérer de grandes distorsions entre les deux états du texte. L'imprimé « est d'environ un tiers plus long » que le manuscrit ; il comporte, en effet, « des additions, essentiellement trois développements de controverse — banale — sur le thème de l'eucharistie, du purgatoire et du culte des saints ». Dans le manuscrit, le discours du Huguenot de Mauvezin, dans l'actuel département du Gers, « impliquait [...] que l'une des confessions était, certes, meilleure que l'autre, mais [...] ne les opposait pas comme “vraie” et “fausse”, et n'excluait donc en rien que le salut fût possible dans la moins bonne des deux ». L'éditeur du récit imprimé, « assurément un ecclésiastique et très vraisemblablement le curé de Mauvezin », propose une version moins irénique : il y a d'abord

l'adjonction de quelques adjectifs et de quelques formules [qui visent les Réformés. Ils] ont agi « avec rage et fureur », [...] leur croyance est une « grotesque et confuse imagination » [...], tel de leurs usages, « impie, ridicule et tout à fait extravagant », [...] leurs maximes « fausses et irréligieuses », etc. L'enfer attend les Réformés [...] et le Diable les inspire. Les suppressions opérées par l'éditeur sont encore plus significatives : effacées, l'observation « puisque nous sommes tous chrétiens », [...] l'expression « les deux religions chrétiennes », [...] et la mention « Jésus Christ, de qui nous avons tous l'avantage de porter le nom de Chrétiens ».

Il y a eu adaptation manifeste du propos du converti à l'horizon d'attente du public visé par la publication. Je n'ai pu mener une telle confrontation pour aucun des récits dont je me suis servi. On le voit : la sensibilité religieuse du XVI^e siècle n'est le plus souvent perçue qu'à travers le prisme déformant des milieux ecclésiastiques de l'un et l'autre bord.

*

* *

ayant vescu 20. ans aux erreurs de la pretendue religion, Paris, s.d., p. 14. Jean Haren, *Bref discours des causes justes et equitables qui ont meu M. Jean Haren jadis Ministre, de quitter la religion pretendue reformee pour se reneger au giron de l'Eglise catholique. Récitées publiquement au peuple d'Anvers en la grande salle du College des Peres de la Société de Jésus, le IX. jour de Mars 1586 par ledit Haren. Aquel sont adjoustées certaines demandes chrestiennes, proposées par ledit Jean Haren à un certain ministre protestant touchant les principaux pointz de la Religion catholique. Livre tres-utile et necessaire pour le temps présent, affin de descouvrir à plain la malice des ennemis de l'Église et du repos publicq*, Paris, 1586, Anvers, 1587, p. 11.

¹²Élisabeth Labrousse, « La conversion d'un Huguenot au catholicisme en 1665 », *Revue d'Histoire de l'Église de France*, 64, 1978, p. 55-68 et « [...] note complémentaire », p. 251-252.

C'est finalement un trait commun à l'ensemble des récits : dans très peu d'entre eux les convertis paraissent réellement parler d'eux-mêmes ; on ne les voit le plus souvent que manier le stéréotype et reprendre à leur compte un discours impersonnel. La chose est au fond compréhensible en un siècle où l'individu n'est jamais réellement reconnu qu'intégré à un groupe, une communauté, la paroisse, le métier, le corps de ville, l'ordre social, l'Église, locale chez les réformés, universelle chez les catholiques.

Très souvent, les récits de conversion se présentent surtout comme des exposés dogmatiques. Le souci apologétique est trop fort pour qu'on ne vise pas l'universel. Typique de cette tendance est la *Lettre d'une damoiselle du Poitou, veuve d'un des plus anciens ministres prétendus*, parue à Lyon en 1600. Aucun nom n'y est cité. La « damoiselle » est au fond un archétype, dont l'expérience est rendue exemplaire par son état de « veuve d'un pasteur ». La lettre est adressée à « Mademoiselle » et datée « de Moulins, ce 5 mai 1600 », et les circonstances de la conversion de son auteur sont réduites à leur plus simple expression : la « damoiselle poitevine » était « en ce pays » et y a fait « la révérence à la Reine Louise ». A joué son rôle « M. le Maître de sa Maison, qui est Monsieur de R. votre neveu »... Seul est important le propos de l'auteur de la lettre, convertir une femme de la noblesse qui est encore calviniste : « Et m'étant enquis comment vous faisiez à présent, quant au point qui est si nécessaire de notre salut commun, j'ai eu un si grand regret d'entendre que vous n'avez pu vous résoudre. Je vous prie autant humblement et affectueusement qu'il m'est possible, prendre en bonne part ce que je m'en vais vous en écrire. » Cette conversion devrait se faire à son exemple : « J'ai eu cet heur après tant de révolutions si fâcheuses des années précédentes, que Dieu m'a fait la grâce par sa grande miséricorde de me faire connaître l'erreur misérable où j'étais enveloppée et de m'en retirer. » Mais on serait déçu si l'on s'attendait à plus de détails ; on en vient aussitôt à une argumentation de type dogmatique : « Premièrement, cela est hors de doute, que si vous ne reconnaissez notre sainte Mère l'Église vous ne pourrez jamais obtenir salut ». La véritable Église, c'est bien entendu l'Église romaine :

Il y a deux marques certaines et infaillibles en l'Église Romaine.

La première est la Succession Apostolique qui a toujours été, et sera jusques à la fin, et c'est le fondement de la prédication de l'Évangile. [...]

Au terme de l'argumentation, la destinataire de la lettre ne doit plus hésiter :

Vous avisez donc à votre salut, et je vous en supplie et vous y exhorte au nom de Dieu de vous résoudre et quitter cette misérable confusion, là où il n'y a que malheur et misère [...] et ce faisant vous aurez repos en votre âme, et donnerez une singulière consolation à Monsieur le Maître de chez la Reine, votre bon neveu, qui vous aime, il le vous montre par effet. Et finalement, vous obtiendrez par la grâce de Dieu et par la communion des saints en notre sainte Mère l'Église Catholique, Apostolique et Romaine, qui sont les mérites des saints et saintes et leurs intercessions et suffrages avec les saints Anges, la gloire éternelle du Royaume de Paradis.

Les conversions dans l'autre sens donnent souvent lieu elles aussi à de tels exercices d'apologétique. Le récit du passage au calvinisme à Leyde en 1601 du Lillois Louis Du Bois,

franciscain de Dunkerque, occulte complètement l'élément autobiographique. On ne saura rien que ce qui rend cette conversion exemplaire : que Louis Du Bois ait « été de la Secte du superstitieux ordre de S. François, et de ses plus grands favoris ; exerçant la prêtrise et sacrificature abominable de ladite Église »¹³.

En effet, prédicateur catholique naguère honoré, Louis Du Bois est en mesure de témoigner que croire faire son salut dans l'Église catholique est une illusion. Il en a été assez longtemps la victime :

Or est-il ainsi qu'ayant le cœur endurci et l'entendement voilé d'ignorance, je pensai être en la maison de Dieu, et au milieu de son Église. Ses voies tendant à ruines et perdition me semblaient droites et bonnes. Mais maintenant par la grâce de Dieu notre Père [...], mes yeux étant maintenant débandés et mon entendement illuminé, j'aperçois aussi que j'étais dévoyé du droit chemin de salut.

Se décrire doté avant sa conversion d'une telle assurance, d'un tel pharisaïsme, vise assurément l'identification à Paul. L'impression est confirmée par la référence à l'épître aux Galates (Gal 1, 14). L'horizon du texte, c'est bien sûr le chemin de Damas. Mais on ignorera tout de la forme qu'il prit pour Louis Du Bois.

*
* *

En effet, il ne faudrait pas déduire de tout ce qui précède la preuve de l'inauthenticité des expériences religieuses ainsi décrites. On peut adhérer même au discours qui est dicté. Il peut aussi permettre à tel ou tel de formuler ce qu'il a vécu sans savoir le dire. Même à notre époque où l'individu est à l'honneur, une expérience religieuse, fût-elle authentique, ne se raconte pas aisément. Sans cesse surgissent les lieux communs scripturaires et patristiques. Sans doute faut-il alors, pour achever de poser les fondements de ma recherche, réfléchir à la difficile articulation entre stéréotype et expérience religieuse individuelle. Une typologie s'impose d'elle-même, à trois entrées. Les références se réduisent en fait aux cas de Paul, Augustin et Pierre.

La conversion de saint Paul est le modèle de nombreuses adhésions de clercs et religieux catholiques au calvinisme¹⁴. Le récit du franciscain Louis Du Bois n'est pas un *hapax*.

¹³*Conversion et revocation du Papisme, publiquement faicte en la ville de Leyden le 3. de Juyn, l'An 1601, apres le Sermon, sur un jour de Dimanche ; par Louis du Bois natif de l'Isle, jadis Prestre et Predicateur de l'Ordre de S. François en la ville de Dunckercke, Leyde, 1601.*

¹⁴On peut noter comme un *hapax* l'orfèvre De Russanges qui trahit en 1559 la communauté réformée de Paris et est à ce titre qualifié de « saint Paul converti de la Sorbonne » par l'inquisiteur De Mouchy dit Démocharès. Voir Jean Crespin, *Histoire des Martyrs*, Genève, 1619, éd. par Daniel Benoit et Matthieu Lelièvre, Toulouse, 1885-1889, 3 vol., t. II, p. 666 b.

Parfois, même, le stéréotype paulinien est relu à la lumière d'éléments biographiques plus nombreux et moins convenus : ainsi dans *La conversion de Gaspar Martin, ci-devant Père Sylvestre de Carpentras, Prédicateur de l'Ordre des capucins, et premier supérieur de leur convent*¹⁵. Ce texte est lui aussi à la première personne du singulier et il s'ouvre sur une citation de la première Épître aux Corinthiens (1 Co 15, 9-10) :

Car je suis le moindre des Apôtres, qui ne suis pas digne d'être appelé Apôtre, d'autant que j'ai persécuté l'Église de Dieu. Mais par la grâce de Dieu je suis ce que je suis : et sa grâce qui est envers moi n'a point été vaine, ains j'ai travaillé plus qu'eux tous : toutefois non point moi, mais la grâce de Dieu qui est avec moi.

Tout est dit et on pourrait s'arrêter là : la référence à Paul exprime assez l'ampleur du travail de la grâce qui a converti au calvinisme le Père Sylvestre de Carpentras, capucin, prédicateur et controversiste catholique pendant seize ans. Pourtant, celui qui a repris son nom, Gaspar Martin, se raconte vraiment. Prolixité du prédicateur ? Souci paulinien plutôt de donner les éléments qui auront de l'impact sur ses auditeurs, et, au-delà des membres de l'Église réformée d'Orange qui l'accueille, sur les lecteurs catholiques qu'il cherche à édifier. L'abondance de détails relève aussi de la *repentance* publique que ce converti est amené à exprimer afin que sa contrition soit suffisamment attestée. Écoutons le récit de sa vie dans « le borbier de la Papauté » :

Vous aurez facilement appris, messieurs, comme dès ma plus tendre jeunesse j'ai été élevé et instruit par l'assistance de feu mon père dans les écoles des Jésuites et à Tournon et à Avignon, où recevant l'instruction avec le mensonge j'étais déjà fort avancé en cours de Philosophie, mais encore plus aux erreurs de la croyance papistique, laquelle m'arrachant des bras de ma mère et de mes parents me fit d'un zèle ignorant enclorre dans un convent des Capucins pour couler le reste de mes jours dans la profession de leur règle, et embrasser la perfection d'une vie, qui me déroband à la terre, me devait selon mon jugement unir à Dieu, et me donner la hantise et communication familière des citadins célestes.

« Vous aurez facilement appris [...] » : la rumeur court. Les changements de confession sont la grande affaire de l'époque ; les controverses passionnent. Il y a du *fait divers* dans tout récit de conversion. En l'occurrence, la rumeur n'est d'ailleurs pas ignominieuse :

À peine avais-je passé l'an de probation, qu'étant enrôlé sous la bannière et combattant en la malice de cette Religion Franciscaine, je fus élu pour être mis à l'étude de Philosophie, puis de Théologie, et de controverses, et finalement avec l'honneur et applaudissement que les capucins savent, ayant acquis le titre et qualité de docteur et prédicateur, on m'employa pour guerroyer avec les armes du mensonge et de la tromperie les professeurs de la Religion réformée, et pour ces fins les villes mélangées des deux Religions m'étaient presque toujours données en partage, afin d'y prêcher, disputer et combattre messieurs les ministres, comme Riez en Provence, Gap en Dauphiné, Uzès en Languedoc, Orange dans la principauté, Aubusson dans la Marche, et tant d'autres bonnes villes où j'ai prêché, paru, conversé avec l'honneur et réputation qu'un homme de ma profession pouvait souhaiter, je ne respirais que la ruine et bouleversement de tous les

¹⁵*La conversion de Gaspar Martin, cy devant Pere Sylvestre de Carpentras, Predicateur de l'Ordre des capucins, et premier superieur de leur convent, suivant la declaration faite en l'Église Reformée de la ville d'Orange, le Dimanche 21. jour du mois de Decembre M. DC. XIV, Montpellier, 1615.*

fondements de la Religion réformée, travaillant par mes prédications, écrits et conférences à la conversion ou à mieux dire à la perversion des âmes fidèles, et souvent par la force de mêmes artifices, je les retirais de la vraie Église et les enlaçais dans les filets du Pape [...].

Le Père Sylvestre n'est pas l'un de ces « fugitifs des convents » dont Florimond de Ræmond identifiait l'apostasie à la seule poursuite du luxe et de la luxure¹⁶. S'il s'est converti, c'est parce que

ce père de miséricorde, qu'en la naissance du monde avait fait sentir sa puissance et impérieuse parole, la lumière des ténèbres, se servit de sa parole comme d'un flambeau, pour chasser mes ténèbres et éclairer mon esprit, et changer la nuit funeste de mes malheurs en la douce lumière, qui réjouit mon cœur, confond mes adversaires et sert d'étonnement et merveille à chacun de vous.

Cette parole emporta la première victoire sur mon entendement et lui fit connaître que je n'étais point en la vraie Église, par la force de cette raison qui ne peut être débattue ni convaincue de mensonge : cette là ne peut être la vraie Église qui méprise et rejette la parole de Dieu, et renverse plusieurs points fondamentaux du salut et de la foi. L'Église romaine fait tout cela ; elle donc ne peut être la vraie Église, et ensuite l'on en doit sortir, pour fuir les colères et indignations du Ciel, preuve de mon dire.

C'est donc la Parole de Dieu qui l'a fait devenir protestant. Le Père Sylvestre sait cependant que, du côté catholique, on va tout faire pour discréditer sa démarche. Par avance, plus loin dans sa « Déclaration », il se défend contre les « calomniateurs » en invoquant « la profession que j'ai faite l'espace de seize années, les convents que j'ai fréquentés, les charges honorables que j'ai eu en l'ordre des Capucins ». Qu'il ait eu soin de se munir de « bons témoignages » ne nous étonne pas : il connaît d'autant mieux les procédés dont on va user à son encontre qu'il en a sans doute employé d'identiques naguère. Les désigne le terme « malice », qui se retrouve, remarquons-le, deux fois dans les passages qui viennent d'être cités.

La force persuasive du récit repose en grande partie sur cette donnée : c'est un religieux exemplaire qui s'est converti au calvinisme. D'où l'insistance sur les études qu'il a suivies. D'abord les collèges des jésuites (le mal absolu en 1615 — on a imputé à la Compagnie l'assassinat d'Henri IV en 1610 —, mais aussi des lieux de culture reconnus), puis l'Université où il devient docteur en théologie. Il y a bien de l'ambivalence dans le savoir acquis durant ces études : « recevant l'instruction avec le mensonge », commente Gaspar Martin. Il est peut-être significatif de noter que l'initiative de la poursuite des études revient d'abord au père, puis à l'ordre, jamais au jeune Martin. Un père qui est mort (« feu mon père », entend-on presque soupirer de soulagement Gaspar Martin), une libération qui est bien le corollaire d'une autre, celle de l'hérésie papistique. Il faut tuer le père pour s'en remettre à la grâce du Dieu, « père de miséricorde ». En ce sens, la conversion est toujours aussi trahison. « Ne savez-vous pas que je dois être aux affaires de mon Père ? », le propos de

¹⁶Florimond de Ræmond, *Histoire de la naissance, progrès et Hérésie de ce siècle*, 1ère éd. 1605, cit. dans l'éd. de Rouen, 1629, p. 198.

Jésus court en filigrane derrière chaque récit de conversion, celui-ci en particulier. L'ordre religieux, qui nourrit, accueille, instruit, est comme une seconde figure du père à tuer. Il a suscité l'arrachement « des bras de ma mère et de mes parents ». La mère, contrepoint positif de l'image du père, est présentée flanquée de la parentèle pour que la scène corresponde mieux à l'épisode évangélique où Jésus demande « qui est ma mère ? qui sont mes frères (au sens de mes cousins) ? ». L'erreur, et ce qui fait du catholicisme le mal absolu, c'est qu'on croit suivre les préceptes évangéliques au moment même où on fait tout à l'inverse¹⁷. C'est cela, l'idolâtrie : le « zèle » est « ignorant », la piété dévoyée. « Embrasser la perfection d'une vie, qui me déroband à la terre, me devait selon mon jugement unir à Dieu [...] » : voilà l'intention que se prête Gaspar Martin, se contredisant lui-même. L'initiative appartenait au père puis à l'ordre des capucins, mais il oublie cela et il la fait sienne. Croire juger des choses par soi-même cependant qu'on ne fait que céder aux injonctions d'autrui, c'est bien le péché d'Adam et Eve. En cela, le jeune Gaspar a réellement mangé du fruit de l'arbre de la Connaissance du Bien et du Mal, se détournant des Commandements divins au moment même où il pensait connaître ce qui était saint, ce qui pouvait l'unir à Dieu.

Au cœur de toute conversion se trouve l'expérience religieuse de la découverte, non sans fulgurance le plus souvent, que sans le soutien de Dieu, tout est mal. Satan est le prince de ce monde ; on ne fait que céder à ses tentations si Dieu n'est pas là pour veiller sur nous. La reconnaissance du primat de la grâce permet de se libérer de la spirale du péché originel qui entraîne à désirer ardemment faire le bien et à commettre sans cesse le mal.

Le Père Sylvestre n'avait pas à rougir de la vie de controversiste de talent que nous décrit Gaspar Martin. Et pourtant ce « convertisseur » n'était que le « pervertisseur » des âmes qu'il entraînait à sa suite, soldat catholique de ces zones-frontières où la confrontation confessionnelle est la plus forte : ces « villes mélangées des deux Religions ». Au lieu de remettre le peuple chrétien sur le droit chemin, il l'en détournait, le prenant dans « les filets » d'un Pape qui ne se réclame du pêcheur Simon-Pierre que pour mieux tendre des pièges.

Le procédé d'inversion est total. Il est exprimé par le couple antithétique Lumière-ténèbres, si important au sein du christianisme dès l'origine (voir le début du quatrième évangile) et repris à leur compte par les réformés, comme en témoigne la devise de la Genève calvinienne : *Post tenebras lux*.

L'argument est d'abord, comme on l'a vu pour d'autres récits, ecclésiologique. Il se déploie sous la forme d'un syllogisme dont la majeure est : ce n'est pas la vraie Église, celle qui rejette la parole de Dieu au détriment du salut et de la foi ; la mineure : or, l'Église romaine fait cela ; la conclusion : donc elle ne peut pas être la vraie Église — avec sa conséquence : il faut en sortir, sous peine d'encourir la colère de Dieu.

Déjà convaincu, Gaspar Martin a été en butte aux intrigues des capucins :

¹⁷P. 32, Gaspar Martin réaffirme, au positif cette fois, l'exigence évangélique de renoncer aux siens pour suivre le Christ.

J'étais dans le fonds de l'Auvergne, mandé par mes supérieurs pour prêcher en la ville de Clermont, capitale de cette province, éloigné de la vue et portée de mes parents et amis, quasi hors d'espérance de secours, pour favoriser le dessein de ma conversion, que le Seigneur miséricordieux me fit pourvu d'amis qui n'ont point épargné pour l'effet de mes désirs, ni l'affection de leur cœur, ni le conseil de leur bouche, ni l'argent de leur bourse : si bien que par l'entremise de leur assistance je me fis quitte de mes ennemis et me rendis sûrement à Gigondas à la maison de mon beau frère, où je m'étais adressé pour disposer ma mère à vouloir agréer l'accomplissement de ma volonté première, et si bien je n'ai peu gagner ce point sur ses volontés, ce néanmoins cette consolation me demeure de me pouvoir encore promettre la faveur de sa bienveillance. Je desseignais de faire ma déclaration en quelque Église éloignée de ce pays, et n'attendais plus que l'heure de mon départ pour me remettre au chemin de mon salut, quand Dieu, qui m'avait destiné pour cette Église et qui voulait faire paraître en mon endroit les merveilles de sa providence et les effets de sa protection singulière, a mis en tête de mes adversaires de me dresser une furieuse attaque [...].

Sa « délivrance miraculeuse » est bien sûr la preuve de la « divine Providence ».

Plusieurs points paraissent intéressants dans cet extrait. Ils tournent autour de deux idées, et d'abord de celle du témoignage. Le passage au calvinisme n'est pas négation de sa vocation de prédicateur, comme lui-même a pu le penser, dans un premier temps. Il l'exalte au contraire. Dieu a montré au converti qu'il ne fallait pas abjurer le papisme presque en cachette, dans une « église éloignée », là où nul ne l'aurait connu, là où son geste n'aurait pas eu la signification qu'il a dans son pays, où tous l'ont entendu prêcher et l'ont vu vivre en adversaire farouche de la « Religion réformée ». Paul, dans ses épîtres, se plaisait, lui aussi, à rappeler qu'il avait persécuté l'Église avant le chemin de Damas.

Le second point se rapporte à la mère. Le père est mort, et pourtant elle n'approuve pas son adhésion au calvinisme. Au moins, Gaspar Martin n'est-il plus « arraché de ses bras », ce qui était le sort que lui réservait sa vie au sein du catholicisme : « ce néanmoins cette consolation me demeure de me pouvoir encore promettre la faveur de sa bienveillance ». Devenir réformé n'a pas que l'avantage de remettre dans la voie de l'obéissance à la volonté de Dieu ; il a aussi celui de réintroduire dans le monde. La rupture entre le clerc et le siècle est abolie. Gaspar reconquiert l'affection, la « bienveillance » de sa mère, de ses parents, il est rendu à ses amis. Étrange intervention de ses derniers dans les péripéties de sa conversion : le début du passage paraît indiquer que Gaspar Martin va agir seul, mais voilà que « le Seigneur [le] fit pourvu d'amis ». Le rôle de ces derniers est déterminant ; Gaspar Martin profite de leur affection, de leurs conseils, de leur appui financier. On ne (re)devient pas chrétien seul.

La référence au chemin de Damas s'impose donc presque de soi-même pour rendre compte du passage d'un clerc catholique au protestantisme. Celle qui correspond le mieux à l'expérience inverse, l'adhésion au catholicisme d'un calviniste, est la conversion d'Augustin.

*

Je n'ai cependant jamais vu utiliser cette référence d'une manière aussi manifeste que la référence à Paul. Toutefois, c'est bien Augustin qui permet au converti de penser son passage

au catholicisme. C'est très net dans le texte que le pasteur Hugues Sureau dit Du Rosier écrit, fin 1572, pour justifier sa conversion¹⁸.

La comparaison du protestantisme avec les hérésies qui assaillent l'Église depuis l'origine est d'emblée posée. Elle est classique chez les controversistes catholiques. Ceux-ci sont, en effet, généralement attachés à montrer que les erreurs dans lesquelles sont tombés leurs adversaires ne sont pas inédites, mais anciennes. Ils sont sans excuse, dans la mesure où elles avaient déjà été condamnées par l'Église. Sureau Du Rosier commence son traité ainsi :

Si le schisme qui travaille aujourd'hui l'Église de Dieu Catholique et Romaine, depuis cinquante ans ou environ, était le premier qui fut jamais, il y aurait plus grande difficulté à le réfuter et abattre. Mais d'autant que tant d'autres ont été vus aux siècles précédents, et par diverses fois ont été suscitez de divers et différents les uns des autres, on ne peut prendre meilleure adresse que de suivre l'exemple des Pères anciens, qui ont eu affaire de leur temps à l'encontre de ceux qui semaient des doctrines nouvelles, et voulaient renverser ce qui avait été de long temps tenu et suivi en l'Église chrétienne. Car ainsi faisant nous aurons la besogne à demi faite, et ne restera qu'à faire une bonne diligente et fidèle application du précédent à ce qui se trouve et voit aujourd'hui. Or entre infinis tels exemples et écrits, je trouve merveilleusement convenable et propre ce qu'écrivit saint Augustin contre l'épître fondamentale des Manichéens.

Sureau est ici original. Selon lui, entre le schisme de ce temps et ceux des siècles précédents, il n'y a pas identité, mais analogie. La distinction est d'importance pour cet ancien chanoine passé à Genève en 1559 : sa bonne foi d'alors est sauve. De plus, le raisonnement permet de s'en tenir, dans la controverse, aux seuls écrits patristiques, ce qui est appréciable pour quelqu'un qui vient du calvinisme. On est ici directement en phase avec les constructions doctrinales des premiers siècles : « ne restera qu'à faire une bonne diligente et fidèle application du précédent à ce qui se trouve et voit aujourd'hui ».

Et Sureau Du Rosier opte pour le traité d'Augustin contre les Manichéens. Nous comprenons qu'une telle référence est très importante en 1572 pour cet ancien pasteur qui s'attache à combattre la religion qu'il a souvent défendue par le passé avec talent et courage¹⁹. Augustin a été manichéen avant d'être le catéchumène d'Ambroise. Il ne s'en est pas moins attaqué aux tenants des idées auxquelles il avait jadis adhéré. Ce précédent justifie qu'un pasteur converti cherche à convaincre d'erreurs ses anciens coreligionnaires.

Chez Jacques Davy Du Perron, la référence à Augustin est encore plus explicite. La « lettre pour la conversion de Mademoiselle sa Mère », qui semble dater de 1585 et est éditée dans le recueil des œuvres du cardinal publié en 1622, y a constamment recours. Et l'éditeur a même cru bon de la faire suivre de la remarque suivante : « Cette illustre et vertueuse Damoiselle suivit peu de temps après, par sa conversion, ces doctes et pieuses instructions, et

¹⁸*Confession de foy faite par H. S. Du Rosier avec abjuration et detestation de la profession Huguenotique : faite tant par devant Prélats de l'Église catholique et Romaine, que Princes du Sang Royal de France et autres, ensemble la refutation de plusieurs poincts, mis en avant par Calvin et Beze, contre la Foy et Église Apostolique [...], Paris, 1573.*

¹⁹Sur Sureau, voir le chap. X de ma thèse.

durant plus de vingt ans qu'elle vesquit depuis avec toute sorte de zèle et de dévotion mérita comme une autre sainte Monique d'être célébrée à la postérité pour digne Mère de ce grand et admirable prélat »²⁰.

Décidément, si sa mère est bien « une autre sainte Monique », le prélat est lui comme « saint Augustin », converti par saint Ambroise « à la foi catholique », qui, « de manichéen et hérétique qu'il était, disposé à la ruine et destruction de l'Église » fut rendu par lui « un des plus propres instruments dont Dieu se soit jamais servi pour la construire et édifier ». On comprend bien le recours à Augustin : il sert à formuler le retour dans la véritable Église, catholique, apostolique et romaine, après qu'on s'est laissé aller à être attiré par quelque hérésie, qu'on est désormais appelé à dénoncer avec vigueur. On a donc bien affaire au symétrique — et non à l'analogie — de la référence à Paul : d'après celle-ci, le religieux passe des ténèbres à la Lumière et devient membre de la seule Église d'un monde par ailleurs non chrétien. La « chrétienté », pour un calviniste du XVI^e siècle, c'est, ne l'oublions jamais, le monde réformé ! La réalité complexe que revêt le catholicisme pour les réformés n'est pas entièrement recouverte par le concept d'hérésie qu'on lui applique pourtant. Les deux références renvoient donc à des manières bien différentes d'envisager l'Église à laquelle on appartient ; elles jouent l'une comme l'autre un rôle considérable dans la mesure où chacune exalte la mission de controversiste du nouveau converti. La rédaction puis la publication des récits de conversion sont à ce prix.

Paul ou Augustin, tels sont donc les deux modèles qui s'offrent aux ecclésiastiques qui se convertissent respectivement au calvinisme ou au catholicisme. On a bien moins souvent recours à la figure de Pierre dans les récits de conversion.

*

Le reniement de Pierre s'appliquerait au reste mieux à un récit d'apostasie qu'à un récit de conversion. C'est justement ce qu'a écrit Hugues Sureau Du Rosier quelques mois après sa *Confession de foi*. Il est, en effet, revenu au calvinisme courant 1573 et à Heidelberg, où il s'est réfugié, il a rédigé et il a fait aussitôt publié une *Confession et reconnaissance de Hugues Sureau dit du Rosier touchant sa chute en la Papauté* ²¹. En exergue, le chapitre 22 de l'Évangile selon Luc (Lc 22, 61-62) : « Et le Seigneur se retournant regarda Pierre, et Pierre se souvint de la parole du Seigneur, comme il lui avait dit, Devant que le coq chante, tu me renieras trois fois. Adonc Pierre sortit hors, et pleura amèrement. » Le sous-titre en est, en soi, un commentaire : « Servant d'exemple à tout le monde de sa fragilité, et perversité de

²⁰Jacques Davy Du Perron, *Les diverses œuvres de l'illustrissime cardinal Du Perron, contenant plusieurs livres, conférences, discours, harangues, lettres d'Etat et autres, traductions, poesies et traittez tant d'eloquence, Philosophie que Theologie non encor veus ny publiez. Ensemble tous ses écrits mis au jour de son vivans et maintenant r'imprimez sur ses Exemplaires laissez reveus, corrigez et augmentez de sa main*, Paris, 1622, p. 835-839.

²¹*Confession et recognoissance de Hugues Sureau dict du Rosier, touchant sa cheute en la Papauté, et les horribles scandales par luy commis. Servant d'exemple à tout le monde de la fragilité, et perversité de l'homme abandonné à soy, et de l'infinie miséricorde, et ferme severité de Dieu envers ses esleus [...]*, Heidelberg, 1573 et Bâle, 1574.

l'homme abandonné à soi, et de l'infinie miséricorde et ferme vérité de Dieu envers ses élus. » Comme Ambroise, on insiste ici plus sur la conversion finale de Pierre que sur son triple reniement²².

La mise en œuvre de cette référence suppose des circonstances bien déterminées : que l'auteur ait été sur le point d'apostasier. Elle est donc rare. Je l'ai cependant trouvée utilisée d'une manière toute particulière, non dans un récit de conversion proprement dit mais dans celui d'une mort édifiante rapportée par Nicolas Pithou dans son *Histoire ecclésiastique de l'Église réformée de Troyes*, demeurée manuscrite. Pithou rassemble là des informations pour servir à l'*Histoire ecclésiastique des Églises réformées au Royaume de France*, élaborée alors à Genève. L'épisode n'y a pas été retenu²³.

Nous sommes en janvier 1559. Le tanneur Pierre Boissonnot et son ami Blaise Chantefoin se sont édifiés l'un l'autre en la « connaissance de l'Évangile » et se sont promis de veiller chacun à ce que l'autre, même malade, ne retombe point « en l'idolâtrie papistique ». Mais Pierre doit s'aliter ; le voici très vite à la dernière extrémité. Par peur de perdre son héritage, sa famille le pousse à mourir en catholique. Trois fois, on lui envoie un prêtre. Trois fois, on le presse de recevoir les sacrements catholiques, successivement la confession, la communion, l'extrême onction. Chaque visite du prêtre est rythmée par trois interventions de ce dernier, qui entraînent trois réactions de Pierre Boissonnot. Souvent, celui-ci se tait ; il tend à temporiser. Ainsi, la première fois, lorsque le vicaire Le Rossignol prétend l'entendre en confession.

Nicolas Pithou joue dans cette scène de la polysémie du terme « confession ». Il y a la confession catholique, qui se fait, rappelle le prêtre, « à Dieu, à la benoîte Vierge Marie, à tous les Saints et Saintes de Paradis et à moi ». La formulation de Nicolas Pithou est certes tendancieuse : on pourrait penser que, pour les catholiques, ces idolâtres non-chrétiens, il y a une sorte d'équivalence entre Dieu, la Vierge, les saints et le clergé ! Et puis, il y a la véritable confession, celle des Églises réformées, que Boissonnot veut faire « au Dieu Éternel, Créateur du Ciel et de la terre, à son Fils unique notre Seigneur Jésus Christ qui avait souffert mort et passion pour tous les péchés qu'il avait commis », bref confession de foi autant que confession des péchés. Mais Boissonnot est faible. Il ne sait finalement que renvoyer Le Rossignol par ces mots, peu convaincants : « Je vous en prie de me laisser en paix pour cette heure, car ma fièvre me tourmente fort. » Boissonnot, tout comme Pierre, n'a guère confessé le Christ. S'il n'a pas renié des lèvres, il s'est tu. Est-ce mieux ? Lui-même ne le croit pas. Après la deuxième visite d'un prêtre, il fait l'expérience des larmes amères :

²²P. A. Guarenti, o.p., (éd.), *S. Thomae Aquinitatis Catena aurea in quatuor evangelia*, Rome, 1953, 2 vol., t. II, p. 296-297. Voir aussi Ambroise, *Expositio sur l'Évangile selon Luc*, dans *Patrologie latine* de Migne, vol. XV, col. 1826, n°89.

²³Le ms de Nicolas Pithou est conservé à la Bibl. Nat., Fonds Dupuy 698 ; je le cite d'après la transcription de Charles Serfass, Bibl. de la Société de l'Histoire du Protestantisme français, Ms 1667, 6 vol. en pag. contin., ici p. 261-269.

Le pauvre malade [...] appela Chantefoin et lui dit : « Mon ami, je suis damné. — Comment ! dit Chantefoin, étonné de tels propos, que dictez vous ? que vous êtes damné ! Ne croyez vous pas que Jésus Christ est mort pour vos péchés et ressuscité pour votre justification ? — Ha, mon ami, répliqua ce pauvre homme, il n'y a point de rémission pour moi, car il a dit qu'il niera devant Dieu son Père celui qui le niera devant les hommes. »

Nicolas Pithou entremêle les références au chapitre 10 de l'Évangile selon Matthieu (Mt 10, 33) et au reniement de Pierre. Pierre pleure parce qu'il a oublié la mise en garde que lui avait faite Jésus ; Pierre Boissonnot reçoit lui aussi un conseil.

Chantefoin lui dit qu'il fallait bien qu'il chantât une autre chanson et que, rejetant toutes ces rêveries que le Diable lui suscitait en l'esprit, il mit du tout sa confiance, s'appuyant sur la mort et passion de Notre Seigneur Jésus Christ. Et quand Satan viendra vous assaillir et mettre quelque mauvaise opinion ou pensée en votre esprit, répondez lui : *in Domino confidi*. Le malade engrava si bien ces trois mots en son cerveau, qu'il les avait à toutes heures en la bouche. Et comme il eut entendu sur la mi nuit le coq chanter, il s'écria fort haut : *In Domino confidi*, faisant cet o fort long, en imitant le chant du coq et tout à l'instant il s'en alla dedans le lit et se contint doucement et paisiblement, les yeux clos et sans sonner un tout seul mot.

Le conseil est suivi, « si bien engravé en son cerveau », et appliqué avec profit. C'est bien l'exact inverse du péché de saint Pierre qui, lui, a oublié. Le chant du coq (bien différent ici de celui du « Rossignol », qui séduit et attire à l'idolâtrie) n'est pas ici signal de reniement mais signe qu'on s'en remet à la grâce de Dieu. Et Pierre Boissonnot puise dans cette expérience le courage de repousser enfin le prêtre. Cette attitude finale éclaire le sens des silences qui l'avaient précédée. Pierre Boissonnot a été fidèle. La référence à Pierre est bien retournée : l'apôtre aurait dû se taire, les trois fois qu'on lui a demandé s'il connaissait Jésus, au lieu de le nier. Cela suffisait.

Et dans le cas de Pierre Boissonnot, cela suffit assurément. La mort est bien édifiante. C'est celle du Bon Larron :

Chantefoin s'approchant près du lit demanda au malade [...] s'il voulait pas mettre du tout sa confiance en notre Seigneur Jésus Christ ? « Oui da, répondit il, j'ai parlé à lui, il m'a pardonné toutes mes fautes et offenses et si m'a dit qu'avant qu'il fut mi nuit, je serais avec lui en son royaume éternel. »

Les dernières paroles du mourant rappellent encore qu'il eût été « prêt de tomber, si le bon Dieu ne l'eût soutenu et regardé de son œil de pitié ». Nicolas Pithou fait ici retour à l'interprétation du passage de Luc, le seul des Évangélistes à préciser que, au troisième chant du coq, Jésus a regardé Pierre. Ambroise disait, dans la version de son commentaire retenue par la *Catena aurea* :

Il a renié une première et une deuxième fois, et il n'a pas pleuré ; parce que le Seigneur jusque-là ne s'était pas retourné pour le regarder ; il a renié une troisième fois, Jésus s'est retourné pour le regarder, et il a pleuré très amèrement²⁴.

Comme Sureau Du Rosier, Nicolas Pithou a tendance à faire, grâce à la version du chapitre 22 de l'Évangile selon Luc (Lc 22, 61-62), du récit du reniement de Pierre un véritable récit de conversion.

*

* *

Les récits de conversion manifestent donc un important usage du stéréotype. Celui-ci ne se retrouve pas seulement dans les images agencées, mais aussi dans la trame même du récit. Poussés par quelque trop fort préjugé positiviste, nous serions tentés de douter même de la sincérité des convertis qui n'ont trouvé que ce biais pour exprimer l'indicible. Mais comment parler de sa conversion ? Il s'agit de répondre aux attentes du groupe qui accueille. Mais il n'y a pas que cela. On ne saurait tout bonnement pas faire autrement. Il y a Pierre, Paul et Augustin, et le converti ne fait que revivre sans cesse ce qu'ils ont vécu.

Le recours au stéréotype pour rapporter toute expérience religieuse individuelle n'est sans doute pas un trait propre aux XVI^e et XVII^e siècles. L'un des modèles de la conversion chrétienne n'est-il pas la parabole de la brebis perdue, au chapitre 15 de l'Évangile selon Luc ? Or, le Bon Pasteur, parti en quête de la centième brebis, n'a pas d'autre souci que de la ramener au bercail, au milieu du troupeau où ses bêlements ne se distinguent plus de ceux des 99 autres²⁵. On a là l'illustration de l'ambivalence de la conception chrétienne du salut, pensé comme purement individuel, certes, mais considéré comme impossible hors de la communauté ecclésiale. Comment s'étonner, alors, si, depuis 2000 ans, ce sont généralement les mots de cette dernière qui s'imposent ?

²⁴Thomas d'Aquin, *ouvr. cit.*, éd. cit., t. II, p. 296-297

²⁵Sur l'exégèse de ce passage au XVI^e siècle, voir Thierry Wanegffelen, « Des exégètes du XVI^e siècle face à la conversion et à l'apostasie », *Revue de l'Histoire des Religions*, 210, 1993, p. 413-430.